

contrée un château-fort, une position en cas de guerre, un titre de propriété sur cinq légions qu'il fait commander par ses lieutenants. Mais la coquetterie de Pompée aime à se faire prier. Il fait proclamer par ses amis que la république en lambeaux a besoin d'un dictateur; il donne au peuple des jeux magnifiques, lui construit un théâtre, fait apparaître six cents mulets sur la scène, cinquante éléphants au Cirque<sup>1</sup>; mais du reste, homme modeste et retiré, nouveau marié de cinquante ans, très-épris de sa femme, la promenant par toute l'Italie, il attend que le peuple le tire de ses jardins et le fasse dictateur.

Pour hâter le moment, il s'avise d'arrêter les élections (702); huit mois se passent sans consuls. Le gouvernement anarchique est à son tour réinstallé. Milon et ses gladiateurs, Clodius et ses satellites se rencontrent. Clodius est tué. La mort de cet homme soulève un tumulte effroyable; Fulvie, sa femme, énergique et violente, fait exposer le corps sous le vestibule de sa maison. Le peuple s'y succède de nuit et de jour, les boutiques sont fermées. Les tribuns portent Clodius aux rostres; d'une salle du sénat on lui fait un bûcher. On force les maisons, on les pille, on cherche partout les amis de Milon, on tue tout ce qui porte un vêtement plus riche. Dans ce désordre, Pompée est redevenu la seule force au monde, le seul gouvernement possible.

Pompée triomphe donc. Le peuple le nomme seul consul, chose inouïe. Pompée, monarque, veut de l'ordre, remplit Rome de soldats, arrête les pillages, fait condamner Milon. Pompée, monarque, veut régler le seul pouvoir un peu indépendant du sien, le pouvoir judiciaire; il fait de sages lois contre la corruption des juges, interdit les

1. Cic., *Fam.*, VII, 1.

sollicitations souvent menaçantes dont les accusés s'entouraient, et Cicéron, ravi de voir un peu d'ordre dans Rome, appellera divin ce second consulat de Pompée.

Mais Pompée n'était pas fait pour être roi. Plein de petites passions républicaines, il violait ses propres lois, faisait venir chez lui pour les endoctriner les juges de son beau-père accusé, et disait à un autre accusé qui le sollicitait: « Tu fais refroidir mon souper. » D'un autre côté, il était ombrageux; il voulait avoir une arme contre César: il fit une loi sur la brigue, loi dont l'effet remontait jusqu'à plusieurs années en arrière, loi qui comprenait et César et lui-même et tout le monde. En vertu de cette loi, Pompée exile tout ce qui l'offusque, et ces exilés vont à César.

César seul donc grandissait et grandissait par son absence. Il avait échappé à temps à ces querelles mesquines du Forum. Il y a dans la guerre quelque chose de loyal et de sérieux qui devait mûrir ce génie et l'élever à toute sa hauteur; sans la guerre, César demeurait un habile, spirituel et séduisant tribun, moins franchement populaire que Clodius, moins énergique peut-être que Catilina, moins noble et moins désintéressé que les Gracques.

La Gaule était une belle matière à son génie. Il la surprenait à une époque décisive, lorsque déjà sa native férocité commençait à s'amollir dans la civilisation méridionale. Par la Province romaine (Languedoc, Provence, Dauphiné) lui arrivaient les arts et le luxe de l'Italie. Des trois grandes portions de la Gaule, l'Aquitaine et la Celtique penchaient vers les nouvelles mœurs, la Belgique seule gardait toute sa belliqueuse indépendance. Mais, par ce mouvement vers des habitudes plus sociables, les peuples se rapprochaient, la Gaule tendait à l'unité, les ambitions voyaient leur horizon s'agrandir. A quelle faction

et à quel peuple le sceptre des Gaules appartiendrait-il? « En Gaule, dit César, il y a des factions dans chaque État, dans chaque bourg, presque dans chaque famille. » La lutte des partis y est organisée, elle est même la sauvegarde du peuple, qui se range sous la clientèle des grands. Les deux factions principales, des druides et des chevaliers, de la caste sacerdotale et de la caste guerrière, du clergé et de la féodalité, y sont en présence comme dans l'Europe du moyen âge. Les peuples les plus faibles se groupent autour des plus forts, et deviennent leurs vassaux. Ainsi se forment ligues contre ligues; les Édues, fiers de leur nombreux vasselage, prétendent à la royauté des Gaules. La ligue des Séquanes et des Arvernes, trop faible pour les combattre, appelle les Germains à son secours. Plus de 100,000 hommes, Suèves ou alliés des Suèves, passent le Rhin, écrasent les Édues, et rejettent leur république parmi les États secondaires. Mais bientôt la Gaule ralliée se réunit contre ces auxiliaires étrangers, elle est vaincue; les Suèves demeurent maîtres d'une vaste partie de son territoire (l'Alsace). D'un autre côté, ce même sentiment de domination pousse la nation guerrière des Helvètes; fatiguée de défendre contre les invasions germaniques un territoire montagneux et stérile, elle quitte ses demeures, incendie ses douze villes et ses quatre cents bourgs, emporte le blé de plusieurs récoltes, brûle celui qu'elle ne peut emporter, et traverse le Jura, hommes, femmes, enfants, vieillards, 360,000 hommes, pour aller, aux bords de l'Océan, conquérir, avec la puissance suprême sur tous les Gaulois, les terres fertiles des Santons (la Saintonge).

Au milieu de ces luttes, César apparaît<sup>1</sup>. Il arrive à la

1. Sur la vie et les habitudes militaires de César : Suet., 57-70; Cic., *pro Rabirio Posth.*, 15.

hâte, faisant au besoin cent milles par jour, à cheval, ou dans la première voiture qu'il rencontre; si un fleuve l'arrête, il le passe à la nage. Cet élégant, ce corps délicat, cet épileptique, par une nuit d'orage éveille son armée, laisse là le bagage, marche en tête, le front découvert, à pied plus souvent qu'à cheval, traverse les marais, l'eau jusqu'au cou, et va surprendre, dans les immenses forêts où ils sont retranchés, 100,000 ou 200,000 barbares. Si un de ses lieutenants est en danger, il part seul, se déguise, traverse le territoire ennemi, et va porter aux Romains en péril le nom et la fortune de César. Ainsi apparaît-il d'une contrée à l'autre, inattendu, avec ses légions qui semblent voler sur ses pas. Il parcourt vingt fois la Gaule en tous sens; en peu de mois, visite l'illyrie, Trèves, la Germanie, la Bretagne: il semblerait que ce cheval aux pieds d'homme, que César seul a droit de monter et auquel les aruspices ont attaché l'empire du monde, soit un magique hippogriffe qui le porte à travers les airs<sup>1</sup>.

Bonaparte et César, si différents comme hommes politiques, se touchent comme hommes de guerre. L'un et l'autre s'affranchissent des lenteurs de la stratégie ancienne, craignent de disséminer leurs forces, de perdre le temps à des sièges sans fin, réunissent sous leur main leur forte armée, la poussent à la hâte partout où est le danger, la mènent par des chemins impraticables, lui font franchir des montagnes où un messager ne passerait pas<sup>2</sup>, la

1. « Le cheval qu'il montait était d'une beauté singulière; ses pieds ressembraient à des pieds humains, et le sabot avait des fissures en forme de doigts. Ce cheval, né chez lui, et qui, selon les aruspices, présageait à son maître l'empire du monde, fut dompté par César, et ne souffrit jamais un autre cavalier. César, qui le nourrit toujours avec grand soin, consacra dans la suite son image en avant du temple de Vénus *genitrix*. » Suet., *in Cæs.*, 62.

2. Plut., *in Cæs.*

décuplent en la rendant présente partout. L'un et l'autre, pour la manier ainsi, ont commencé par se la rendre propre et par mêler son âme à leur âme. Cette armée si prompte et si docile, et qu'ils opposent à tant d'ennemis à la fois, eux-mêmes l'ont faite, par cette puissance morale qui fait seule les grands généraux. César domine ses soldats par l'amitié, par la rigueur; il punit la trahison et la révolte, il pardonne le reste; il leur donne de l'or, il leur permet, après la victoire, le repos, les plaisirs, le luxe, les armes d'or et d'argent. « Les soldats de César peuvent vaincre, dit-il, même parfumés. » Mais une fois en marche, ni l'heure du départ, ni l'heure du combat n'est connue; il faut être toujours prêt. César affecte de partir tout à coup, les jours de repos, au moment des orages; il recommande qu'on le suive, et il s'éloigne, il se dérobe; il faut que son armée le cherche et s'accoutume à la fatigue en marchant comme son général. Il appelle ses soldats *camarades*, il les aime, il pleure leur mort; après le massacre d'une de ses légions, il se laisse pousser la barbe jusqu'à que cette légion soit vengée. Mais s'il voit ses soldats se troubler, s'ils pâlisent en pensant aux géants de la Germanie qu'ils vont combattre<sup>1</sup>, s'ils font leur testament, s'ils pleurent sur leurs enfants et leurs femmes; César en prend son parti: il laissera là les pleureurs, il ira seul en avant, lui et sa dixième légion, sa « vieille garde. » En Afrique les soldats s'effraient des récits qu'on leur fait sur l'approche du roi Juba et de ses forces immenses: César ne craint pas d'exagérer encore le sujet de leur crainte: « Il est vrai que le roi sera ici dans peu de jours, avec dix légions, 30,000 chevaux, 100,000 hommes de

1. Cæsar, *de Bello Gallico*, I, 50.

troupes légères, 300 éléphants. N'en demandez pas plus, fiez-vous à moi qui le sais, ou je jette les questionneurs sur un vieux navire, je les pousse en mer, et le vent les mènera où il voudra. »

Aussi s'est-il créé une armée qui se meut avec lui comme le corps se meut avec l'âme. Je ne saurais dire le fanatique dévouement de ses soldats: une cohorte est attaquée dans une île, loin de tout secours; tous sont tués, excepté un seul, qui, après avoir admirablement combattu, se jette à la nage, gagne la côte où César l'attend ravi d'admiration, et là se prosterne à ses pieds, lui demandant pardon d'avoir abandonné son bouclier. Une autre fois les légions qui se sont mal battues, demandent elles-mêmes à être punies. Quand elles sont découragées, César n'a autre chose à faire qu'ordonner la retraite, et les légions le supplient de les laisser en présence de l'ennemi. La nature humaine, sous la main de César, a une puissance toute nouvelle. En quelques mois, il fait de ses soldats des matelots, arme une flotte immense, se jette à travers l'Océan, cette limite du monde, dont les flux et les reflux confondent la science romaine, et s'en va donner sur la grève, à marée haute, dans les flots mêmes de la mer, la bataille aux barbares de la Grande-Bretagne. Un jour, toute la dixième légion monte les chevaux des Gaulois, et César confie sa garde à ces escadrons improvisés. En quelques semaines, autour d'Alise, de Gergovia, d'Uxellodunum ou de tel autre de ces *oppida* gaulois dans lesquels se renferme tout un peuple, s'exécutent les immenses travaux de la circonvallation romaine, plus vastes et plus puissants que jamais, et dans une forteresse longue de plusieurs lieues, des légions se retranchent à la fois et contre l'ennemi du dedans et contre ses auxiliaires du dehors.

Mon dessein n'est pas d'entrer dans le détail des guerres extérieures des Romains. Quant à celles de César, elles témoignent peu, il est vrai, en faveur de sa justice et de sa loyauté. Parmi les conquêtes accomplies par les généraux romains, nulle peut-être ne fut aussi dépourvue de motif, même de prétexte, et ne constitua un plus coupable attentat contre l'indépendance d'une nation, au profit, je ne dirai pas d'une ambition nationale, mais d'une ambition privée. Elles témoignent en revanche (ce qui n'est pas à mes yeux une compensation) du génie politique et militaire de César, et de la supériorité que, même à cette époque du déclin de la république, les armes romaines conservaient encore <sup>1</sup>. En dix ans, la Gaule, depuis la Méditerranée jusqu'à l'Océan et depuis les Pyrénées jusqu'au Rhin, a été foulée aux pieds jusque dans ses derniers recoins : il n'y a si obscure peuplade, ni si redoutable nation qui n'ait plié la tête en rugissant sous la conquête romaine; une centaine de peuples dont les noms même étaient ignorés à Rome <sup>2</sup> ont été soumis, puis se sont révoltés, puis ont été vaincus et écrasés de nouveau. Leurs vastes *oppida*, leurs marécages, leurs forêts immenses, véritables forteresses, que des abattis d'arbres gigantesques rendent plus impraticables, où toute une nation se réfugie, les guerriers sur la lisière, les femmes, les enfants et les vieillards dans l'intérieur du bois, ont été forcés par

1. Les phases de la guerre des Gaules sont résumées dans quelques pages de l'histoire romaine de M. Michelet. Elles sont étudiées avec détail, et avec de curieuses et intéressantes investigations dans l'histoire de Jules César par l'Empereur Napoléon III. La partie topographique de ce travail ne peut sans doute être complètement appréciée que sur les lieux mêmes où les faits se sont passés; mais ce qui est certain c'est qu'une telle étude n'avait pu être faite jusque-là avec de telles ressources, et des résultats aussi remarquables.

2. Quas gentes nulla vox, nullæ litteræ notas fecerant. (Cic., *de Provinciis consul.*, 13.) V. encore 12 et 14.

sept ou huit légions romaines au plus. La Bretagne mystérieuse et redoutée, refuge de la Gaule vaincue et auxiliaire de la Gaule combattante, a été visitée par deux fois à travers les périls de la mer, et les soldats romains ont cru aborder un nouveau monde <sup>1</sup>. César a passé deux fois le Rhin, il a troublé dans ses forêts cette Germanie dont les secours entretenaient la résistance de la Gaule; il y a rejeté les Suèves qui déjà étaient en possession de terres gauloises et prélevaient à la grande invasion du v<sup>e</sup> siècle; César a compris que le danger vient de là, et que de ce côté sont les futurs conquérants de Rome. Puis, la Gaule soumise s'est révoltée, sous Ambiorix, sous Vercingétorix (700) : ce n'est plus un peuple, mais une ligue de nations qui conspirent ensemble depuis l'Escaut jusqu'à la Saône, se soulèvent la même nuit, massacrent les Romains, proclament la guerre, en quelques heures communiquent par des signaux depuis Genabum (Orléans ou Gien) jusqu'aux montagnes des Arvernes. Elles ont appris la tactique romaine et la mêlent aux puissantes ressources de leur tactique barbare; la révolte s'étend jusqu'en Illyrie <sup>2</sup>; les routes sont détruites, les ponts coupés; il faut, à travers six pieds de neige, passer les Cévennes et venir combattre au pied des montagnes d'Auvergne. Au siège d'Alise où périrent les dernières forces de la Gaule, 70,000 hommes sont enfermés dans la ville <sup>3</sup>; 300,000 mandés de toute la Gaule, Belges, Armoriques, Germains viennent à leur secours : et lorsque la faim presse les assiégés : « Faisons, dit l'un d'eux, comme nos ancêtres, tuons les bouches inutiles, ce sera de la chair pour nous nourrir. » Quand la victoire de Rome semble

1. Eumenius, *Panegyric.*, IV, 2.

2. Plut., *in Cæs.*

3. Id., *ibid.*

complète ; quand nul *oppidum* ne résiste plus ; quand Uxellodunum (Puy d'Issolu, dans le Quercy), la dernière forteresse de la Gaule dont la longue résistance a fait craindre à César que toute ville fortifiée ne reprit cœur à son exemple, a été vaincue par la soif et que toute sa garnison a eu les mains coupées : alors, les peuples, au lieu de résister, disparaissent, se cachent dans les forêts, détruisent les récoltes, incendient les édifices, laissent aux Romains un désert. César comprend alors qu'à une révolte de ce genre il faut opposer d'autres armes : après avoir usé avec excès du droit de la guerre antique et s'être montré autant que personne, l'héritier des traditions homicides du paganisme<sup>1</sup>, il sent qu'il faut changer d'allures, il adoucit le joug romain ; il traite les cités gauloises avec honneur ; la Gaule entière ne paie à Rome qu'un tribut de 40 millions de sesterces (7,763,000 fr.)<sup>2</sup> ; une légion gauloise est reçue dans son armée. Il ne veut pas laisser de guerre derrière lui, il se fera de la Gaule vaincue une auxiliaire et la mènera à la conquête de Rome.

César, en effet, du fond de sa Gaule est toujours présent à Rome. On lui écrit toutes choses, grandes et petites<sup>3</sup>. L'été, au milieu des forêts des Nerviens, ou dans les marais de l'Escaut, pressé entre deux armées ennemies, il dicte, de son cheval, cinq ou six lettres à la fois pour Rome et pour le Forum ; pendant l'hiver, quand la guerre lui laisse un peu de repos, il repasse les Alpes, arrive jusqu'aux extrémités de sa province, et là, à cinquante lieues de Rome, le vainqueur d'Arioviste peut contempler à son aise les pe-

1. *V. de Bello Gallico*, III, 17 (le supplice du sénat Venète) ; VI, 44 (les supplices des chefs Carnutes et Sénonais) ; ailleurs les mains coupées d'Uxellodunum, le supplice de Vercingétorix, etc.

2. Suet., *in Cæs.*, 25.

3. Maxima, minima, ad Cæsarem scribuntur. (Cic., *ad Quint.*, III, 1.)

tites querelles d'une démocratie corrompue, assez voisin pour n'en rien ignorer, assez éloigné pour ne pas se rapter dans ces intrigues.

A cette distance, en effet, il faut bien qu'on lui reconnaisse quelque génie ; que le sénat lui vote d'énormes subsides et des jours de fête pour ses victoires ; que Pompée le fasse continuer dans son commandement ; que Cicéron, son vieil adversaire, entonne pour lui d'emphatiques éloges : « Les Alpes peuvent tomber aujourd'hui ; depuis les victoires de César, l'Italie n'a plus besoin de rempart contre la Gaule ! » Il faut bien que Cicéron demande pour César cinq ans de gouvernement de plus, et à son grand regret obtienne ce qu'il demande.

La gloire n'est d'ailleurs pas le seul élément du crédit de César. Dès son consulat, il a pris au Capitole 3,000 liv. d'or qu'il a remplacées par du cuivre doré. Pendant la grande orgie du triumvirat, il a vendu des royaumes, vendu la ferme des impôts ; Pompée et lui ont reçu du roi Ptolémée près de 6,000 talents. Des Gaules où il a vendu des milliers de prisonniers, pillé les villes, dépouillé les temples, provoqué par ces déprédations les redoutables révoltes des dernières années, l'or lui est venu en abondance<sup>2</sup>.

Avec l'or, il saura faire que le monde entier soit son obligé. Il verse dans l'Italie et les provinces l'or au prix modique de 3,000 sest. (582 fr.) la livre<sup>3</sup>. Ce débiteur de tant de millions est créancier aujourd'hui ; mais il prête sans intérêt ou à un faible taux, et une bonne partie du

1. Cic., *de Provinciis consul.*, 14.

2. Suet., *in Cæs.*, 44, 54.

3. Au lieu de 4,000, qui était le prix ordinaire. Suet., 54, *in Cæs.* La livre romaine égale 2/3 de la nôtre. Au prix donné par César, la livre d'or ne valait plus que 18 3/4 livres d'argent au lieu de 25.

sénat lui est attachée par ce lien. Il sait le prix de la moindre adhésion et il n'hésite pas à la payer<sup>1</sup>. Il gagne le tribun Curion en payant pour lui 60 millions de sest. de dettes<sup>2</sup> (11,644,000 fr.); le consul Paulus par un don de 1,050 talents<sup>3</sup> (4,785,000 fr.); mais Paulus est généreux et consacra par une magnifique basilique le souvenir de sa corruption. Quant à Cicéron, on le gagne par la vanité; le patricien César comble Cicéron comme Louis XIV comblait Samuel Bernard; il a auprès de lui Quintus, frère de Cicéron; il le caresse, il lui demande des nouvelles de son cher Cicéron; Cicéron enchanté oublie le passé, compose un poème sur la guerre de Bretagne et demande à Quintus: « Que pense César de mes vers<sup>4</sup>? » Quant au peuple —, avec des jeux, des repas publics pour les obsèques de sa fille, des gladiateurs qui ont pour maîtres d'escrime des sénateurs et des chevaliers (le peuple s'amusa de cette première dégradation de la noblesse romaine); avec un Forum nouveau dont le terrain seul coûte 60 millions de sest.<sup>5</sup>, un portique de marbre long d'un mille au Champ de Mars, des *septa* de marbre pour les comices<sup>6</sup>, César gagne le peuple.

1. Cæsar qui solet infimorum amicitiam quaque impensâ sibi conciliare. (Cic., *Fam.*, VII, 4.)

2. Valère-Maxime, IX, 1, 6. Dion., XL, 60.

3. Plut., in *Cæs.*, in *Pomp.* Appien, *Bell. civ.*, 11. Dion, XL.

4. Sur cette réconciliation de Cicéron avec César, *V. Fam.*, VII, 5; V. 8 (Litteræ, fœdus, non epistola), sa correspondance avec Quintus, II, 12, 14; III, 1 et seq., et avec Trebatius, jurisconsulte attaché par lui à l'état-major de César, député de Cicéron pour être ami de César. *Fam.*, VII, 5 et seq.

5. Suétone dit plus de 100 millions. In *Cæsare*, 26. Pline, 120 millions avec les frais de construction. Cic., *ad Att.*, IV, 16. *Hist. nat.*, XXXVI, 40.

6. Sur ces monuments de César: *Basilique Emilia*, bâtie par Paulus. — Forum de César. — *Septa Julia* et *Villa publica* au Champ de Mars, — *V. Plut.*, in *Cæs.*, 29; Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 15; Suet., in *Cæs.*, 26, 78; Appien, *Bell. civ.*, II, 102; Dion, XLIII, 22, et surtout Cicéron (*Attic.*, VII, 16) qui, en ce moment ami de César, présida avec Appius à l'exécution de ces travaux. La *Villa publica* était le lieu où se tenaient les augures pendant l'assemblée du peuple. Varron, *de Re rust.*, III, 2.

Déjà tout à Rome se fait par César: pour obtenir les charges, on écrit à ce soldat, peut-être assiégé à l'heure qu'il est dans quelque marais de la Hollande; il se fait délivrer par les gens qu'il appuie une promesse écrite de ne jamais consentir à ce qu'on lui donne un successeur. Dans l'hiver de 698, où il est venu renouveler le triumvirat, tout s'est pressé autour de sa croissante renommée. Il a tenu cour plénière à Lucques, le point extrême qui le sépare de la frontière romaine; 200 sénateurs y sont venus avec Pompée; 620 licteurs, amenés par des magistrats d'ordres divers, ont fait antichambre aux portes de César. Qui peut résister à ce séducteur? Exilés de Pompée qu'il a accueillis; visiteurs qu'il a comblés de présents, eux, leurs affranchis, leurs esclaves mêmes; gladiateurs qu'il a fait relever de l'arène; condamnés qu'il protège; banqueroutiers qu'il secourt<sup>1</sup>; aventuriers plus compromis encore auxquels il dit: « Pour vous, attendez la guerre civile; » rois auxquels il fait des cadeaux d'un millier d'esclaves; villes d'Italie, de Grèce, d'Espagne, d'Asie qu'il a embellies de monuments; nations qu'il a secourues sans la permission du sénat; la jeunesse; le peuple<sup>2</sup> de Rome presque entier; la coterie sanguinaire et frisée de Catilina; la garde populaire de Clodius; et par-dessus tout ses onze légions auxquelles il donne le blé sans mesure, la paie double, des cadeaux de terres et d'esclaves: — tout cela forme autour de lui une immense armée révolutionnaire. Son grand point d'appui est la Gaule cisalpine, le foyer révolutionnaire de la Péninsule, très-suspecte de sympathie pour Catilina; partagée entre les Cispadans, les derniers venus de la cité romaine, et les Transpadans qui en

1. Omnes damnatos et ignominia affectos. (Cic., *ad Attic.*, VII, 3.)

2. Urbanam plebem, juventutem. (*Ibid.*)